

# Chapitre 6

## Du cheval au tracteur

Il nous sera difficile ici de bien cerner tout ce que représente l'agriculture au cours des ans et ce, pour différentes raisons. Cependant, nous ne pouvons ignorer encore une fois ce qu'a écrit M. Donat Tourigny sur le sujet.

### Le déboisement du sol

*« Le premier travail qui s'impose dans l'établissement d'une terre est le déboisement du sol. Aussi nos pères se sont-ils attaqués à l'abattage de la forêt avec un acharnement effréné. Pour eux, l'ennemi, c'était cette immense forêt qui couvrait leurs terres et semblait défier leurs efforts. (...) Ils procédaient généralement comme suit : à l'automne, ils sarclaient, c'est-à-dire qu'ils coupaient les jeunes pousses et les arbustes qu'ils tassaient par haies distancées de 15 à 20 pieds. Coupées aux premières gelées, le pied dans la glace, ces jeunes pousses étaient faciles à abattre et le travail se faisait plus proprement. Aux premières neiges, ils abattaient tous les arbres qu'ils ébranchaient et coupaient par longueur de un à douze pieds afin de pouvoir les tasser sur la haie avec les branches pour les faire brûler au printemps, dès qu'ils seraient assez secs. Ils ne conservaient que le bois nécessaire pour le chauffage de la maison ou la construction des bâtisses. »*

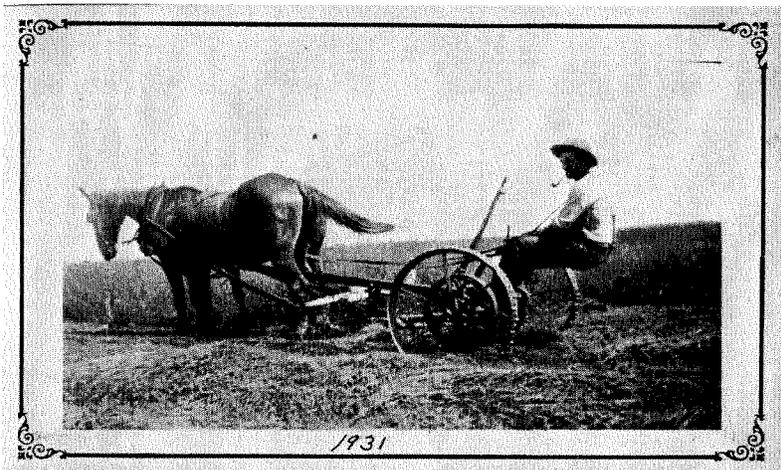
*À force d'abattre des arbres, ils étaient devenus très habiles dans ce genre d'ouvrage au point que les souches semblaient coupées à la scie plutôt qu'à la hache. Il en était de même des billots dont un bout était généralement taillé en biseau et l'autre à angle droit. On les aurait dit taillés d'un seul coup de hache. Nos pères y écrivaient leur nom lorsqu'ils voulaient les porter au moulin à scie afin de les reconnaître. »*



M. Hubert Gaudet aux labours



M. Hubert Gaudet et sa *semeuse*.



Le moulin à faucher

Ici, M. Tourigny ouvre une large parenthèse pour décrire la façon dont on érigeait une bâtisse.

*« Pour construire une bâtisse, il fallait d'abord équarrir les poutres et souvent les pièces qui devaient composer les murs, surtout pour les maisons. Celles de Sainte-Eulalie ont été bâties pièce sur pièce. L'équarrissage du bois se faisait généralement dans la forêt même. Après avoir abattu un arbre, on y fixait au moyen de deux tiges de fer aiguës une ligne qui devait guider l'équarrisseur. Celui-ci se plaçait sur l'arbre et commençait son travail par le petit bout à l'endroit où le diamètre était de la grosseur voulue et se dirigeait de même pour l'autre extrémité. Lorsqu'il avait équarri un arbre d'un côté, il faisait de même pour l'autre côté en commençant toujours par le petit bout parce que le travail se fait ainsi plus régulièrement à cause du fil du bois. Quelques-uns cependant commençaient par le second côté par le gros bout parce qu'ils étaient seulement droitiers et ne pouvaient pas travailler en sens inverse.*



Cette maison a été construite pièce sur pièce en 1851 par M. Sénevé Richard, l'un des premiers colons du 7<sup>e</sup> rang. Elle mesurait 26 pieds par 30 pieds. Elle a été soigneusement démontée morceau par morceau et devrait être reconstituée en Mauricie en 2007.

*L'équarrissage avait ses champions comme pour l'abattage et tous les autres travaux. Lorsque mon père avait équarri un arbre, il était droit et uni. Qu'on défasse les vieilles maisons, on verra comme les coups de hache y sont difficiles à trouver. Tout le monde cependant n'avait pas la même habileté. Lorsque tout le bois nécessaire à la charpente d'une bâtisse avait été équarri, on le charroyait à l'endroit où on voulait l'élever et lorsque tout était prêt, on invitait les voisins pour le levage ce qui se faisait toujours par corvées.*

*Presque tous les voisins pouvaient conduire le travail de l'élevage d'une bâtisse, mais on en confiait le soin soit au propriétaire soit à celui qui était le plus habile dans ces sortes de travaux. La direction de ce travail consistait à faire couper le bois de bonne longueur et à le faire mettre en place. Naturellement, les plus gros morceaux devaient servir pour le solage et les endroits qui demandaient une plus forte résistance. Tout cela devait être prévu par le directeur des travaux. Il y avait aussi la pente à donner à la couverture. Sans connaître la géométrie, ils savaient par habitude trouver la différence entre la longueur de la sablière et celle des pieds de ferme. Pendant que s'élevait une construction, la mère faisait diligence pour préparer le repas tout en ayant soin des enfants qui ne manquaient pas dans toutes les familles.*

### ***Faire de la terre***

*Faire de la terre était une expression consacrée par nos pères pour désigner l'essouchage, le brûlage et tout ce qui s'ensuit. On en faisait de la terre à cette époque. Et surtout, tous en faisaient, les femmes comme les hommes et les enfants. Tandis que le père arrachait des souches, la mère et les enfants ramassaient les fagots et les faisaient brûler. Ils allaient d'un tas de souches et de racinages à l'autre en balançant une longue torche d'écorce de cèdre afin de l'attiser et après avoir placé de petits morceaux de bois sec et d'autres choses bien inflammables tels que bouleaux, bois pourri, etc. et ils y mettaient le feu. L'heure du repas venue, la femme faisait à manger tandis que le père soignait les animaux et s'occupait à d'autres travaux. Souvent la mère revenait à la maison la première afin de préparer le repas à temps.*

## ***Les travaux de la terre : le labourage et le hersage***

*Avant l'apparition des instruments aratoires, les travaux de la terre se faisaient plus difficilement et exigeaient beaucoup plus de temps. Aussi tout le monde y mettait un peu la main selon ses capacités et ses aptitudes.*

*Dans les premières années, alors que le déboisement de la terre n'était pas encore très bien fait, on semait souvent après un simple hersage à travers les souches et les grosses pierres. Lorsqu'on a commencé à se servir de la charrue, on parlait souvent du danger des 'roches mortes' c'est-à-dire des pierres qui sont solides dans la terre. Malheur au laboureur dont la pointe de la charrue venait à frapper une de ces pierres. Le mancheron gauche le frappait en pleine poitrine et le renversait par terre à moins qu'il n'allât très lentement, ce qu'il n'observait pas toujours.*

*Comme l'égouttement de la terre était très difficile à cette époque, on faisait des planches très étroites vers 1890 et les années suivantes, ces planches furent mises deux et même trois dans une. Les herses en usage à cette époque avaient des dents en bois ce qui ne résistait pas longtemps on le conçoit. Je me rappelle avoir hersé deux ou trois fois avec une herse semblable. Vers 1885 on commença à se servir de herses à dents de fer. On trouvait que c'était une amélioration considérable.*



Épandage du fumier à l'ancienne sur la ferme de Mme Diane Turcotte.

Qui s'ennuie de cette façon de faire?

## ***Les semences***

*Autrefois, les semences se faisaient à la main. De bon matin les hommes partaient pour le champ avec une poche de céréales sur le dos. Rendus à destination, ils passaient autour de leur cou un semoir fait de bonne toile de lin qu'ils emplissaient de grain. Avant d'en jeter la première poignée en terre ils avaient soin d'ôter leur chapeau de paille et de faire le signe de la croix pour demander à Dieu de bénir la semence. Je n'ai jamais vu papa faire autrement. Il en était de même pour tous les autres travaux. S'avancant ensuite dans la raie ils lançaient le grain sur la planche avec une régularité et une égalité remarquables. Chaque poignée suffisait pour lancer trois-quatre fois de grain en travers jusqu'au bout de la planche.*

*Pendant que l'homme semait ainsi, la femme ou un enfant commençait à herser et le père finissait ensuite à moins qu'il ne fit les rigoles ou d'autre ouvrage semblable. L'heure du déjeuner venu on prenait un peu de repos puis on recommençait de la même manière. Lorsque tout était semé, la mère allait avec un de ses jeunes enfants semer les grains bénits. Elle les apportait dans un sac et aux endroits voulus en les confiant à son enfant qui devait les mettre en terre après avoir fait le signe de la croix.*

## ***La fenaison***

*Le foin se fauchait tout à la faux. Aussi, on commençait de bonne heure le matin afin de profiter de la fraîcheur et aussi de ce que le foin était plus facile à couper à la rosée. La veille au soir, les faux étaient soigneusement aiguisées sur la meule que les enfants tournaient avec peine et lorsque venait l'heure de déjeuner, le père avait déjà fauché une demi-pièce. Il continuait d'abattre le reste tandis que les enfants fanaient avec des fourches de bois qui furent ensuite remplacées par des fourches en fer. Vers onze heures, on commençait à charger sur la petite charrette qui contenait 50 bottes de foin. Les enfants foulait et la mère ou une grande fille râtelait bien net tandis que le père se dépêchait à charger. Lorsque sonnait l'Angelus, d'instinct, tous s'arrêtaient et on la récitait en se tournant vers l'église.*

## ***La moisson***

*Les céréales, surtout le blé, se fauchaient au javelier. Les planches n'étaient pas larges et un homme les fauchait toute d'une menée. Ce qui poussait dans les raies était coupé à la faucille par la femme et les enfants. Lorsque les champs étaient encore remplis de souches et de grosses pierres, le blé et les autres céréales se coupaient à la faucille, surtout dans les endroits où il était un peu écrasé.*

*En commençant bon matin et travaillant toute la journée, une personne coupait un arpent de céréales. Mais malheur à ceux qui ne savaient pas se servir de la v'limeuse faucille, ils s'écorchaient les doigts... Couper à la faucille était un travail bien fatiguant à cause de la posture courbée qu'il fallait avoir toute la journée, mais il se faisait gaiement comme tous les autres travaux d'ailleurs. (...)*

*La partie la plus intéressante était l'engerbage, car nous engerbions toujours les céréales. Pour cela, nous allions dans les bois couper de belles harts d'alise que le père tordait et lorsque le grain avait assez javelé nous le ramassions en petites bottes avec des râteaux. Le moment d'engerber venu, un enfant prenait une brassée de harts et en déposait une, en travers de la planche, à toutes les cinq ou six petites bottes. La mère et les enfants ramassaient les petites bottes et les déposaient sur la hart, les unes près des autres, dessus et dans le même sens. Il fallait se dépêcher afin de fournir le père qui ne lambinait pas, et il nous suivait en liant les gerbes avec les harts.*

*Lorsqu'une pièce avait été engerbée, on la rentrait avec la petite charrette. Le père chargeait les gerbes avec une fourche; les enfants plaçaient celles qui ne tombaient pas tout à fait à leur place. À la fin de la moisson, il y avait la fête de la «grosse gerbe» qui consistait à faire une gerbe plus grosse que les autres avec une très grande hart, mais sans autres cérémonies. Parfois, on nous parlait de célèbres fêtes de la «grosse gerbe» qui se faisaient à Saint-Grégoire, mais nous étions sous l'impression qu'il fallait une circonstance particulière pour en faire de semblables. »*

## L'évolution de l'agriculture

D'abord, de tout temps, l'agriculture aura été probablement la profession la plus exigeante qui soit. Surtout avant la mécanisation, avant l'avènement de la technologie, cultiver la terre demandait une somme de foi, d'amour, d'abnégation, d'efforts physiques peu communs. Les Tourigny, Vigneault, Godin, Hébert, Gaudet, Désilets, Houle, Doucet, Aubry, Martin, Héon etc. et ceux qui les suivront auront été ceux qui ont *fait*. Des gens fiers de leur profession.

Et cela vaut pour les épouses de nos prédécesseurs. Elles aussi ont *fait* au même titre que leurs époux au temps où le mariage était indissoluble.

C'est d'autant remarquable que les terres de notre paroisse ne sont pas parmi les meilleures au Québec. Les sols sont souples et s'adaptent assez bien à diverses cultures, mais il faut savoir bien les gérer. De tout temps, l'égouttement des terres s'est avéré un élément important au point où, par le passé, le sujet a souvent prêté à la controverse entre voisins limitrophes. D'ailleurs plusieurs litiges ont été portés et réglés devant les tribunaux.

D'ailleurs, il en est fréquemment question dans les livres des délibérations de la municipalité.

Nous ouvrons ici une parenthèse afin de permettre au lecteur de prendre connaissance d'une résolution adoptée par le conseil municipal le 1<sup>er</sup> avril 1935. Cette résolution sera envoyée au député M. Alexandre Gaudet. On est en pleine crise économique et la situation n'est pas rose partout dans la paroisse.

*« Sur demande de plusieurs contribuables, et sur motion de MM. Henry Camirand et Eugène Arseneault, le conseil se forme en comité d'étude pour connaître le besoin des graines et des grains de semence nécessaires pour les prochaines semailles ; avec l'aide d'une cinquantaine de contribuables présents, il est établi que dans la paroisse de Sainte-Eulalie, il y a environ 2790 arpents de terre labourée pour les semences ; 350 arpents environ pourront être millés avec le mil et le trèfle récoltés par les cultivateurs eux-mêmes ;*

*600 arpents pourront être millés avec le mil et le trèfle que les cultivateurs pourront acheter eux-mêmes ; 1840 arpents environ ne pourront être semés à cause du manque d'avoine et du manque d'argent.*

*Après considération de cet état de choses et sur demande des contribuables, il est proposé par M. Henry Camirand et appuyé par M. Eugène Arseneault que ce conseil, déplorant la triste situation dans laquelle sont un grand nombre de cultivateurs, prie notre député, M. Alexandre Gaudet de bien vouloir faire toutes les démarches et les instances nécessaires pour obtenir du Département de l'Agriculture une quantité suffisante de grains et de graines de semence nécessaires pour l'ensemencement afin d'assurer aux cultivateurs dans le besoin une récolte sur laquelle ils comptent pour le soutien de leur famille et le prochain hivernement de leurs animaux.*

*Que le conseil de Sainte-Eulalie faisant appel à votre dévouement bien connu et hautement apprécié de la classe agricole si lourdement éprouvée, a confiance que la présente demande sera agréée. Que le secrétaire soit autorisé d'envoyer une copie de la présente résolution à notre député M. Alexandre Gaudet. Proposé par M. Henry Camirand, appuyé par M. Eugène Arseneault que ce conseil, sachant bien que M. l'agronome comme par les années dernières s'intéressera aux cultivateurs qui ont besoin de grains et graines de semence, prie M. Joyal de faire tout en son possible pour procurer aux cultivateurs nécessiteux de Sainte-Eulalie les moyens d'ensemencer leur terre.*

*Afin de faciliter le travail de M. l'agronome, que le secrétaire soit autorisé de lui envoyer une copie de la demande de grains et graines de semence.*

*Adopté par ce conseil et envoyé à M. Gaudet. »*

Tandis qu'on est dans les procès-verbaux, nous nous permettons de citer cette résolution en date du 3 août 1942 : « Alfred Lemay fait rapport verbalement au conseil de la réclamation de M. Philippe Houle pour une moutonne que les chiens lui ont dévoré vers le 7 juillet. M. Adrien Héroux, estimateur à cette fin fait son rapport verbalement au conseil après s'être

*rendu sur les lieux le 7 juillet, a constaté que la moutonne avait été dévorée par les chiens, qu'elle devait peser environ 135 livres. Le prix du marché à cette date était de cinq sous la livre. »*

Jusqu'au début du XXe siècle au moins, c'est encore l'autosuffisance. On cultive essentiellement pour nourrir les siens, le surplus étant généralement vendu au village ou tout au plus dans les villages environnants.

Au cours des années 1920, 1930 jusqu'au début des années 1940, les agriculteurs vont écouler leurs produits aux marchés des villes avoisinantes, particulièrement à Trois-Rivières. Cela se produit surtout l'hiver car ils ont davantage de temps. Ils partent tôt dans la nuit plusieurs voitures à la suite les unes des autres : ce sont des Aubry, Héroux, Leblanc etc. Ils traversent le fleuve sur la glace pour être au marché de bonne heure afin d'accueillir les citadins. D'ailleurs cette coutume prévaudra pendant de nombreuses années. Les véhicules-moteurs remplaceront l'attelage double lorsque les chemins seront carrossables à longueur d'année.

En 1935 par exemple, l'agriculteur ayant un troupeau d'une dizaine de vaches peut compter sur un revenu annuel de 400 \$. Un employé agricole reçoit une vingtaine de dollars par mois durant l'été, c'est-à-dire des semences à la Toussaint. Pendant les mois d'hiver, il travaille uniquement pour sa pension. Le travail durant cette saison se résume à peu de choses : faire le train, couper le bois de chauffage pour l'hiver suivant, le bois de service dont on peut avoir besoin ou encore quelques piquets de cèdre pour réparer les clôtures au printemps, sans compter le bois de chauffage qu'on pourra vendre au village l'automne venu. On retrouve dans le livre des délibérations de la municipalité un compte payé à M. Adrien Héroux un montant de 5 \$ pour 125 piquets de cèdre, rien de moins que quatre sous l'unité. Dès que la neige est assez abondante, on va mener les billots en *bob sleigh* au moulin à scie de M. Philippe Hébert qui les débitera en madriers, en planches, etc.

Il faudrait s'appuyer sur nombre de statistiques pour saisir vraiment l'évolution de l'agriculture, et en cerner les facteurs déterminants, ce que nous ne pouvons faire maintenant pour diverses raisons.

L'arrivée de l'électricité en 1948-1950 marque un tournant décisif. Cependant, avant même l'arrivée de cette source d'énergie presque magique, certains *patenteux* savent tirer profit d'un simple moteur à gaz qui actionne un générateur d'auto de 6 volts. Il fournit une somme d'électricité suffisante pour actionner certains outils. Ce sera le cas de M. Oscar Godin par exemple.

Même, si les habitudes ne changent pas du jour au lendemain, le cultivateur peut améliorer son sort dès que ses moyens financiers le lui permettent. Mais, finie la nécessité de traîner le fanal de l'étable à la grange pour débouler le foin sans compter le danger extrême que représente le fanal à l'huile.

Tout de suite après l'ampoule électrique dans l'étable et la grange, c'est la trayeuse qui trouve une place de choix. Les coups de queue des vaches, les ruades qui renversent la chaudière de lait sont presque chose du passé. De plus, celui ou celle qui *fait le train* peut vaquer à d'autres occupations en même temps que se fait la traite.

Vient aussi le *frigidaire à lait* qui remplace le puits dans lequel on descendait les bidons après la traite avant de les remonter pour aller les porter à la fromagerie. Non, nous ne sommes pas rendus au réservoir à lait comme maintenant, pas le *bulk tank*. C'est un réfrigérateur conventionnel conçu pour recevoir des bidons de 8 gallons. C'est un peu à cette époque d'ailleurs que disparaissent ceux de 10 gallons et les *canisses*. À ce sujet, les agriculteurs recevront une aide financière de l'entreprise qui achète leur lait. Par exemple, la Coopérative de Notre-Dame-du-Bon-Conseil installe le réfrigérateur, donne dix sous de plus le cent livres pour le lait réfrigéré et retient cette somme sur chaque paye. Donc, en réalité, le réfrigérateur ne coûte rien.

Terminée la corvée du *pomp*age de l'eau pour les vaches. On emplit à même le robinet un seau que l'on vide dans les auges des bêtes. Viendront bientôt les abreuvoirs individuels. La meule pour aiguiser haches, couteaux et autres objets tranchants d'utilité courante c'est la meule actionnée par un moteur mû à l'électricité. Les outils électriques s'ajouteront au gré des moyens financiers de chacun et des nouveautés mises sur le marché comme le *banc de scie* si utile pour les réparations ou les améliorations fréquentes sur la ferme.

Même le poulailler et la porcherie, (la *soue*) auront leurs lumières 40 ou 60 watts bien vissées au plafond. Qui plus est, la truie qui vient de mettre bas (*cochonner*: selon l'expression populaire) n'a pas à s'inquiéter : un projecteur d'une plus forte intensité (appelé communément: *lampe à cochon*) réchauffera ses rejetons.

Dans les années 1940, une vache donne en moyenne 5 000 livres de lait annuellement. Aujourd'hui, c'est probablement quatre fois plus. D'ailleurs, une vache normale à cette époque ressemblerait aujourd'hui davantage à une taure qu'à une vache aux côtés d'une Holstein, modèle 2007.

En 1946, la Coopérative Fédérée de Québec paie la somme de 20 \$ pour un porc vivant de 140 à 170 livres. Un veau de 70 livres et plus est payé de 17 à 20 sous la livre. Une douzaine d'œufs, catégorie A moyen se vend sur le marché 29 sous la douzaine, le beurre No. 1 pasteurisé, 35 sous la livre et le fromage blanc 22 sous la livre. On paie 9,50 \$ pour une bonne vache et 26 sous la livre pour des poulets à rôtir catégorie B. L'aviculteur qui expédie sur le marché des poules vivantes de la race Leghorn de catégorie B reçoit 21 sous la livre. (Source : *La Terre de Chez Nous*, 30 janvier 1946, page 18).

On ne peut passer sous silence ce qu'il est convenu d'appeler la formation des agriculteurs. Certains jeunes hommes fréquenteront l'école d'Agriculture de Nicolet pendant l'hiver. Celle-ci donnait une formation touchant plusieurs aspects de l'agriculture allant de la façon de traiter les sols, des soins à donner aux animaux, de la manière d'entretenir les bâtiments, dispensait aussi des rudiments de mécanique, etc.

L'école aura d'ailleurs son pendant féminin au cours des mois d'été pour les jeunes filles. Bon nombre de ceux et celles qui ont fréquenté cette institution se rappelleront l'un des professeurs, l'abbé Oscar Lupien originaire de Sainte-Eulalie. Il avait d'ailleurs été vicaire dans notre paroisse de juillet à septembre 1943.

Les femmes avaient un lieu commun pour s'enrichir d'idées nouvelles, pour échanger sur leurs expériences, leurs trucs culinaires ou horticoles : le cercle des Fermières. Le cercle avait comme aliment de base les connaissances et les réflexions de Mme Françoise Gaudet-Smet qu'elle transmettait par sa revue *Paysana*.



Dans le 11<sup>e</sup> rang, mesdemoiselles Hortense et Yvonne Doucet de même que Simone Morin et Thérèse Allard (cette dernière de Saint-Célestin) s'affairent à réaliser une courte-pointe.

De toutes générations, nos mères ont confirmé éloquentement l'adage voulant que « *Tant vaut la femme, tant vaut la ferme* ».

Le syndicalisme agricole qui s'est amorcé surtout à la fin des années 1940 sous la bannière de l'Union Catholique des Cultivateurs (U.C.C.) rapprochera les agriculteurs et leur permettra d'avoir une voix plus forte pour réclamer l'aide des gouvernements. L'organisme deviendra plus tard l'U.P.A.

Il y aurait beaucoup à dire et à raconter sur l'entraide qui animait les agriculteurs autrefois. Une grange était-elle détruite par les flammes ou par une tornade ? Personne ne se posait de questions à savoir ce qu'il fallait faire, on le faisait. Le voisin se retrouvait soudainement avec deux traites à faire, deux troupeaux à nourrir. Les autres dans le rang venaient aider à amasser les débris et aussitôt, la corvée s'organisait pour rebâtir. Plusieurs d'entre eux fournissaient même du bois pour amoindrir l'épreuve qui avait frappé l'un des leurs .

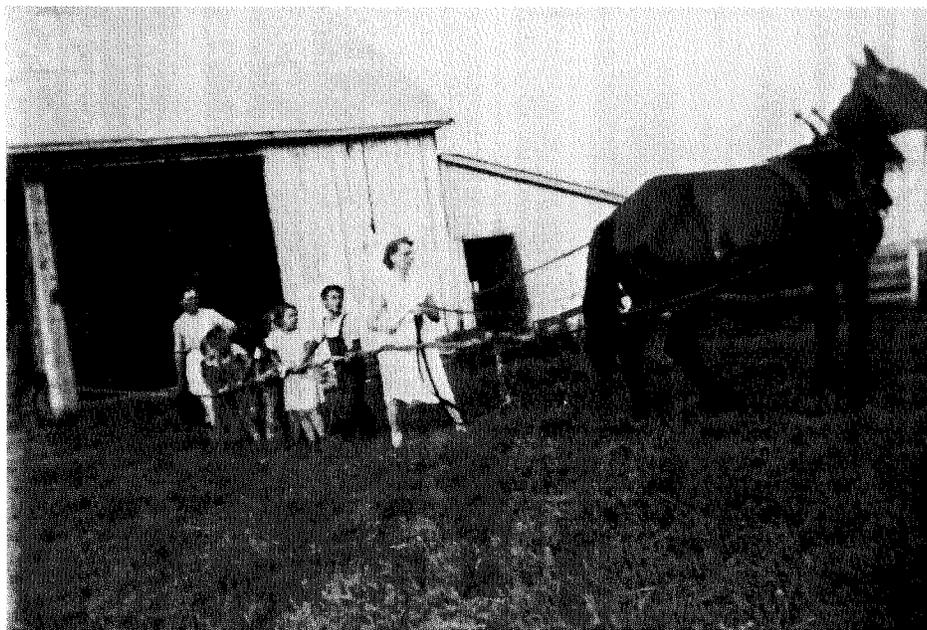
## **La mécanisation**

Pour établir des comparaisons valables, il faudrait tenir compte de considérations d'ordre technique pour lesquelles nous n'avons aucune compétence et qui, somme toute, n'ont peut-être pas leur place dans ces pages.

Le *team* de chevaux est loin derrière nous. Pourtant, cette bête de somme était une nécessité vitale pour l'agriculteur. Les poètes ont loué le laboureur et sa charrue, mais aucun n'a parlé du cheval en avant de la char-rue. *Le Gris, Mignonne, le Blond, Prince* et leurs semblables étaient des *moteurs* essentiels au défrichage et à la survie de l'agriculteur et de sa famille.

Même, on a vu des bœufs agir comme bêtes de somme et de service. Les derniers à utiliser cet animal pour se déplacer auront sans doute été messieurs Oscar Poirier et Dieudonné Richard. M. Poirier attelait son bœuf sur sa voiture pour aller planter des pompes d'une ferme à l'autre ou à une maison. Pour sa part, il semble bien qu'après M. Richard, ce mode de locomotion disparaîtra définitivement. Ce dernier attelait toujours ses bœufs en double, en *team*, ou encore comme on le disait aussi, en *span*. Il venait régu-

lièrement au village, au milieu des années 1945, avec ses bœufs attelés à une charrette sur roues de fer.



Pendant la fenaison, il fallait palenter la grande fourche avec un cheval. Ici, la jeune famille de M. Oscar Godin.

Les tracteurs de ferme apparaîtront après la Deuxième Guerre mondiale. Le premier tracteur à faire son apparition à Sainte-Eulalie en était un fabriqué de toutes pièces par M. Paul Richard à partir d'un camion. Dans ce domaine, M. Oscar Godin innovait en se procurant un tracteur *de compagnie*, un Ford gris payé 1 200 \$ incluant les charrues doubles. M. Godin et M. Édouard Désilets ont été les pionniers dans l'exécution des travaux mécanisés à forfait chez les cultivateurs. M. Maurice Lemire innovait en 1951, en faisant l'achat d'un tracteur diesel, un Massey-Harris 44.

Nous n'avons ni le temps ni les compétences pour expliquer toutes les transformations qui se sont produites en agriculture. Notons d'abord qu'au cours des années 1930, on comptait à Sainte-Eulalie plus de 125 cultivateurs, probablement tous producteurs de lait. Évidemment à cette époque, le cheptel moyen par ferme était de quatre ou cinq vaches au plus. Aujourd'hui, notre

paroisse ne compte plus que quatre producteurs de lait qui possèdent autant de bêtes qu'il y en avait dans la paroisse et la production totale a plus que doublé. Ce sont : Ferme Jovent & Frères du rang Des Plaines ; Ferme Marcel Godin du rang Des Chênes ; Ferme Rolland Côté du rang Des Cèdres et Ferme Wyco du rang Des Sapins.

La transformation de l'agriculture s'est sérieusement amorcée au cours des années soixante par deux éléments principaux. D'abord, en 1966 arrivent de Saint-Rémi-de-Napierreville messieurs Gaétan, Denis et Rosaire Yelle. Ils ont l'expertise de la production de pommes de terre. Ils achètent simultanément les terres de messieurs Albert Letiecq, Charles Lessard, Lucien Tourigny, Georges Thibodeau et plus tard celles de messieurs Angelbert Chagnon et celle de M. Cadrin. Ce sont autant de fermes laitières qui changent de vocation.

Le deuxième élément c'est la réorientation de l'agriculture vers la production de semences. Dans les années 1970, M. Laurent Godin se tourne vers le marché des céréales. La démonstration scientifique était faite voulant que les modifications génétiques donnaient de meilleurs résultats quant à la qualité des céréales. Il est le premier à posséder des cribles plus performants. M. Godin plantait la première génération appelée aussi semence fondation.

Le produit de cette semence de fondation devenait de la semence enregistrée de deuxième génération et le produit de cette dernière constituait de la semence certifiée. Il vend ce produit fini en quelque sorte, aux agriculteurs pour répondre à leurs besoins. Le marché prend de l'ampleur, car la récolte est de plus grande qualité. Petit à petit, les agriculteurs réalisant qu'ils peuvent vivre de la production céréalière vendent leurs troupeaux de vaches. D'ailleurs, c'était une excellente façon de dire adieu au *train*, tâche obligatoire à accomplir matin et soir, sept jours par semaine.



Ces deux photos sur lesquelles on voit M. Laurent Godin illustrent bien l'évolution de la mécanisation agricole entre 1948 et 1985.

## Les chantiers

Il est peut-être un peu superflu de rappeler que la forêt s'avérait un apport vital presque aussi important que la culture de la terre. L'hiver surtout. Nous l'avons souligné dans les débuts de la colonie, avant même l'arrivée du premier colon, il se faisait de nombreuses coupes de bois et la drave en était alors le complément naturel. On s'imagine difficilement aujourd'hui, comment on pouvait draver le bois sur les cours d'eau vers la rivière. Mais, c'était avant que les terres ne soient drainées. Puis, sans doute,

la neige était beaucoup plus abondante que maintenant faisant ainsi gonfler les cours d'eau au printemps de façon importante. M. Laurent Godin tient de ses ancêtres que M. Joseph Godin, le premier colon du 7<sup>e</sup> rang coupait du bois qu'il dravait ensuite sur un petit cours d'eau qui traversait les terres pour aller rejoindre la rivière Bulstrode qui longe la route 161.



À gauche, M. Oscar Godin et son fils Laurent sur leur terre à bois en 1946

D'autres faisaient de même sur divers cours d'eau surtout ceux qui se déversaient dans la rivière Nicolet car le bois était alors dravé jusqu'à l'embouchure de cette rivière où M. Francis McAffrey possédait un moulin à scie. Le bois était acheté par des compagnies souvent anglaises et le bois bien débité était souvent acheminé directement en Angleterre ou vers d'autres colonies anglaises.

Au début des années 1930 pendant le temps de la crise économique, l'expression aller aux chantiers faisait son apparition. Avec l'arrivée des papeteries en Mauricie, celles-ci s'étaient vues attribuer de larges pans de forêt de conifères le long du Saint-Maurice et de ses affluents. C'était là, pour les colons une source très importante de revenus. Mais il fallait laisser parfois tout l'hiver femme et enfants pour aller gagner au moins le pain et le beurre comme on disait à l'époque.

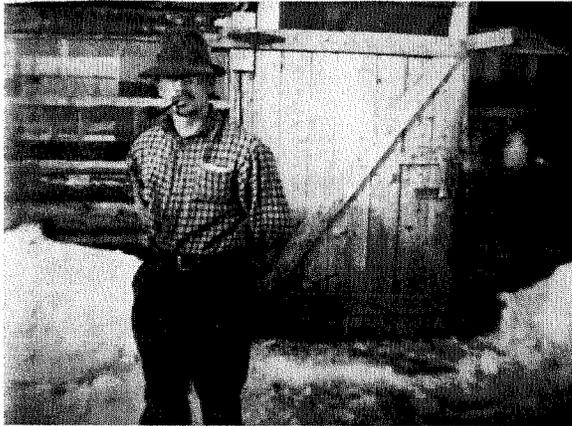
Ce gagne-pain était aussi le lot des jeunes hommes qui songeaient à s'établir sur une terre. Pendant deux ou trois hivers, ils allaient amasser un pécule à cette fin. On disait que l'hiver précédant le mariage était *la run de mariage*. Le jeune homme qui montait aux chantiers pour la première fois devait, autant que possible, avoir été déjà engagé par un *jobber* qu'il connaissait ou qui l'avait recommandé. C'était le lot des Leblanc, Vigneault, Héroux, McDonald, Doucet et combien d'autres. Il est probable que les deux derniers *vrais* de cette époque auront été M. Claude Deshaies et M. John Lemire. Quand les hommes partaient pour les chantiers, c'était pour Windigo, la Mattawin, Chapeau-de-Paille ou au Rapide-Blanc. Au fait, ça vous dit quelque chose le Rapide-Blanc?

Plusieurs parmi ceux que nous avons nommés précédemment se sont faits débardeurs par la suite, dans les années 1950, pour vider les goélettes de la *pitoune* de quatre pieds provenant de la Gaspésie ou de la Côte-Nord. Le dernier homme qui soit passé des chantiers au port de Trois-Rivières comme débardeur aura été sans doute M. Yvon Leblanc.

La mécanisation et les routes ouvertes en hiver dans les bois ont permis aux camionneurs de notre paroisse d'aller faire du transport pour les compagnies. Messieurs Gilles et Gilbert Leblanc, Walter Boudreault, Wellie Lupien sont de ceux-là.



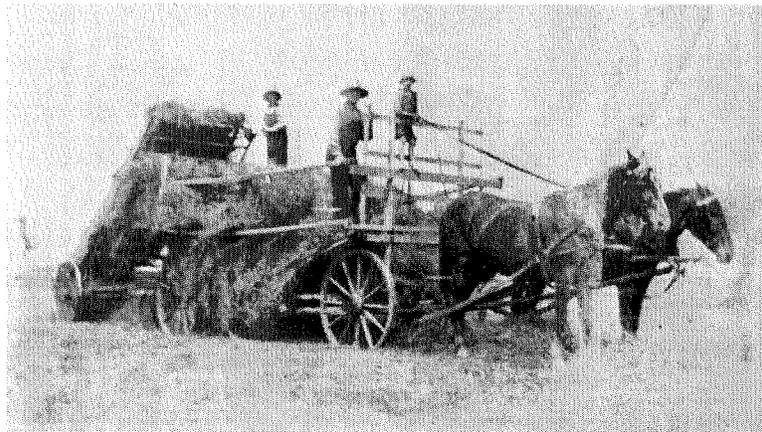
Le camion de M. Gilles Leblanc et le transport du bois de papier au cours des années 1950.



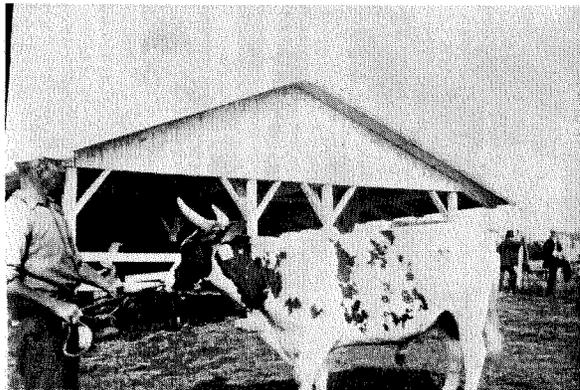
M. Donat Doucet devant la *batterie* des moutons dans le 11<sup>e</sup> rang.



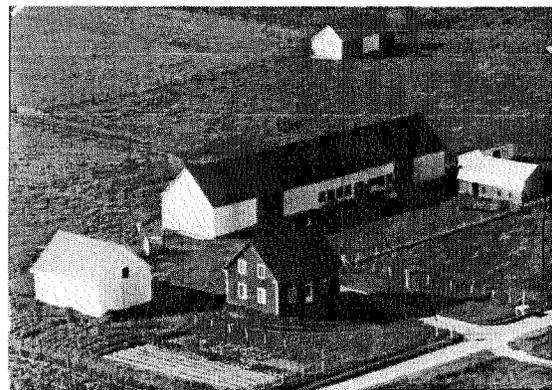
M. Ernest Vigneault dans dans son avoine au 4<sup>e</sup> rang en 1940.



Les foins chez M. Émile Bussièrès. On foulait le foin à mesure qu'il montait dans la voiture par le chargeur.



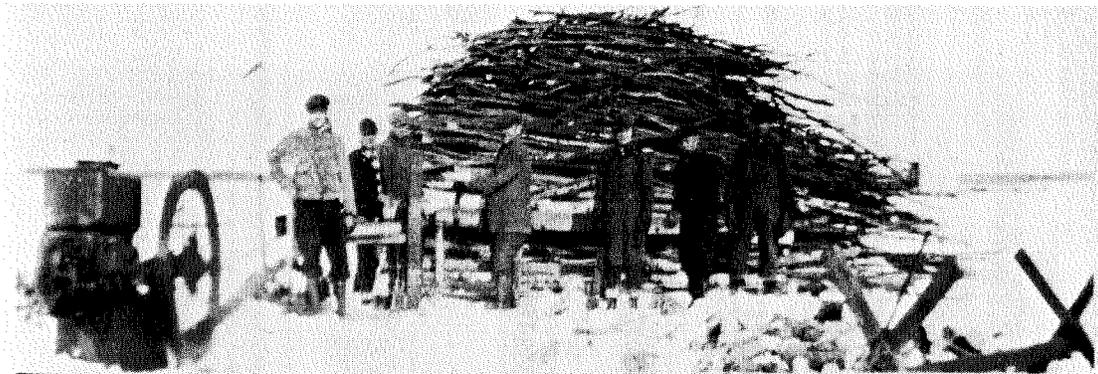
M. Elphège et son bœuf Ayshire proclamé champion à l'exposition agricole de Saint-Léonard d'Aston.



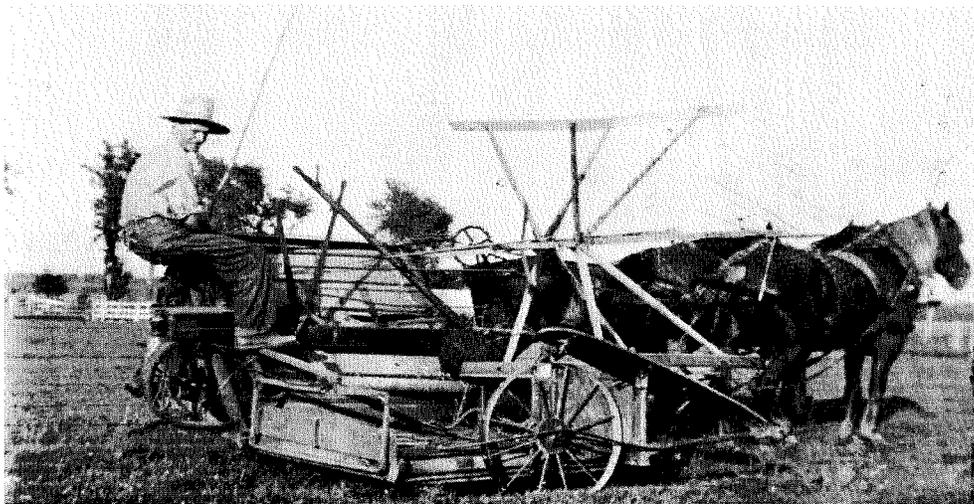
La ferme de M. Lucien Provencher dans le 14<sup>e</sup> rang.



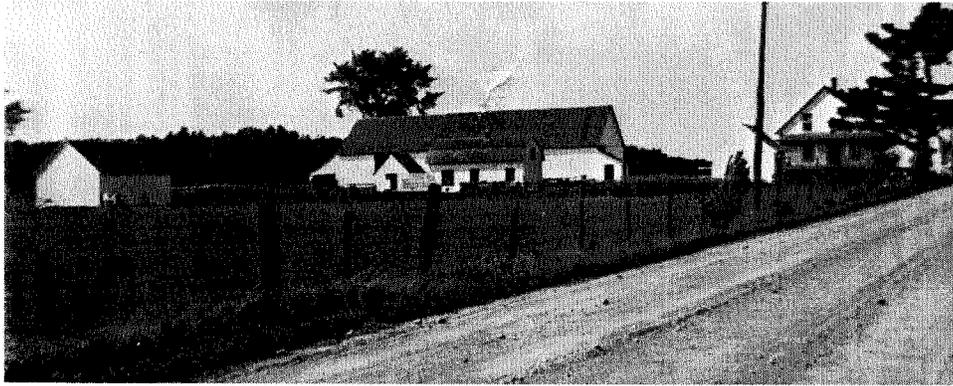
En 1924 la famille de M. Elphège Doucet s'affaire aux récoltes dans le 11<sup>e</sup> rang.



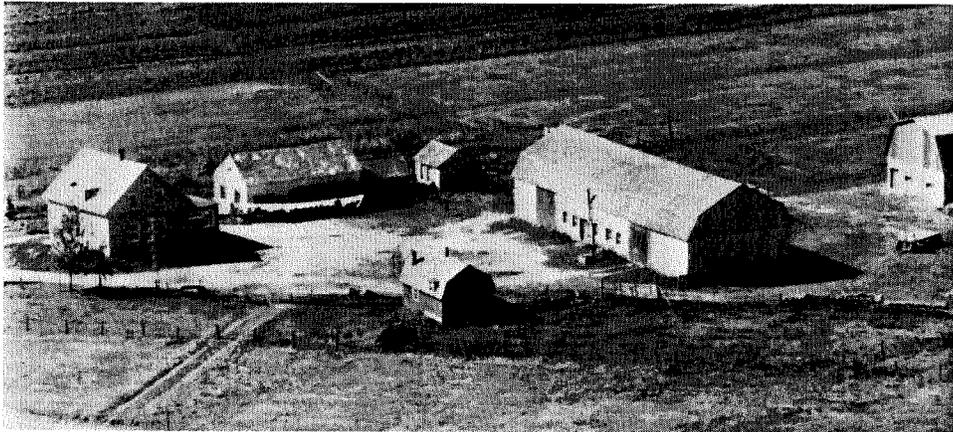
Le sciage du bois - La corvée hivernale du sciage du bois à l'aide du banc de scie actionné par l'engin stationnaire. De gauche à droite : messieurs : (...), Lucien Tourigny, Hubert Gaudet, Édouard Désilets, Charles-Édouard Lessard, Jacques Hébert et Arthur Gaudet.



M. Hubert Gaudet sur la *lieuse*.



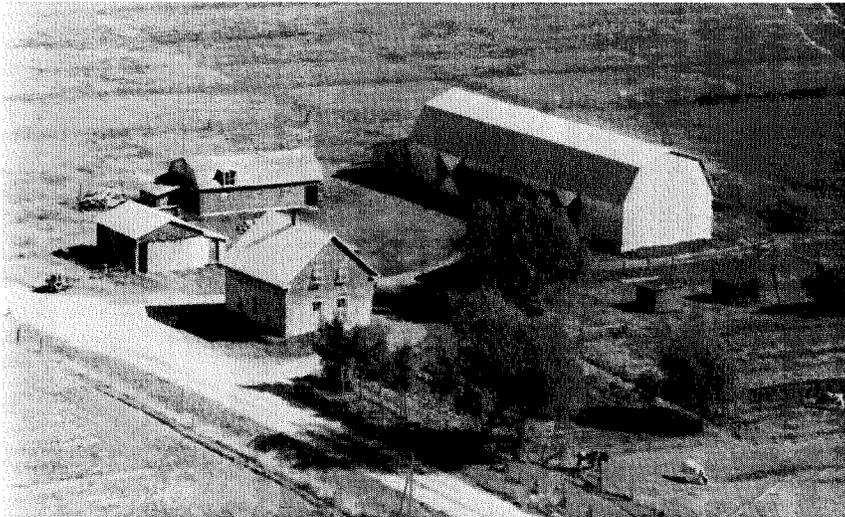
Ferme de M. Atchez Tourigny à l'angle de la route 161 et du 11<sup>e</sup> rang.



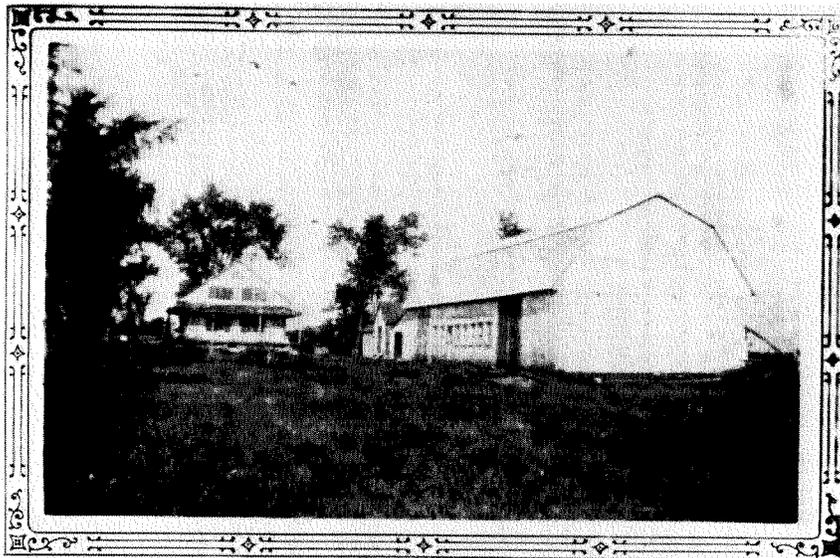
Fin des années 1940. La ferme de M. Bruno Pellerin située au sixième rang près de la transcanadienne. Elle sera expropriée en 1962 pour faire place à la deuxième voie (direction ouest) de la transcanadienne.



La ferme de M. Georges Richard dans le haut du 13<sup>e</sup> rang. Elle avait appartenu auparavant à M. Gérard Labarre.



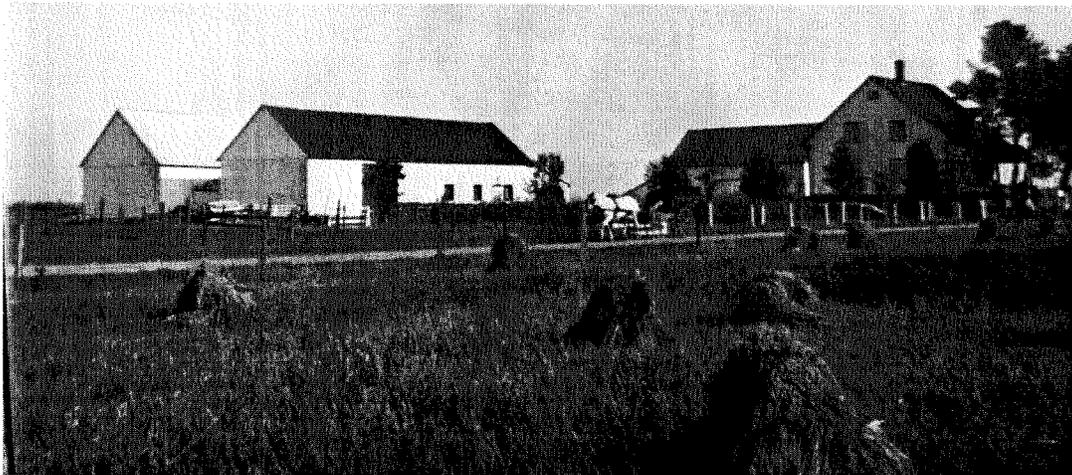
La ferme de M.  
Ernest Martel dans  
le 7<sup>e</sup> rang vers  
1940.



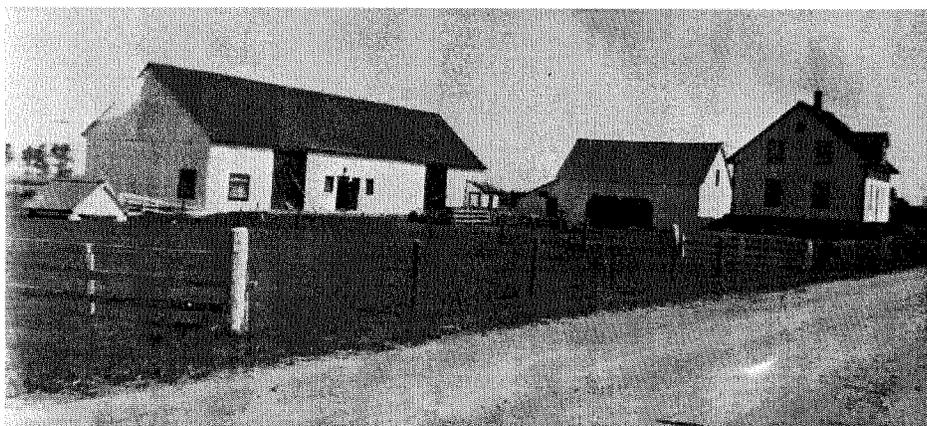
La ferme de M.  
Elphège Doucet  
dans le 11<sup>e</sup> rang  
vers 1940.



Ferme de M. Hector  
Tourigny dans le  
11<sup>e</sup> rang. Elle appar-  
tiendra ensuite à son  
fils Lindor.



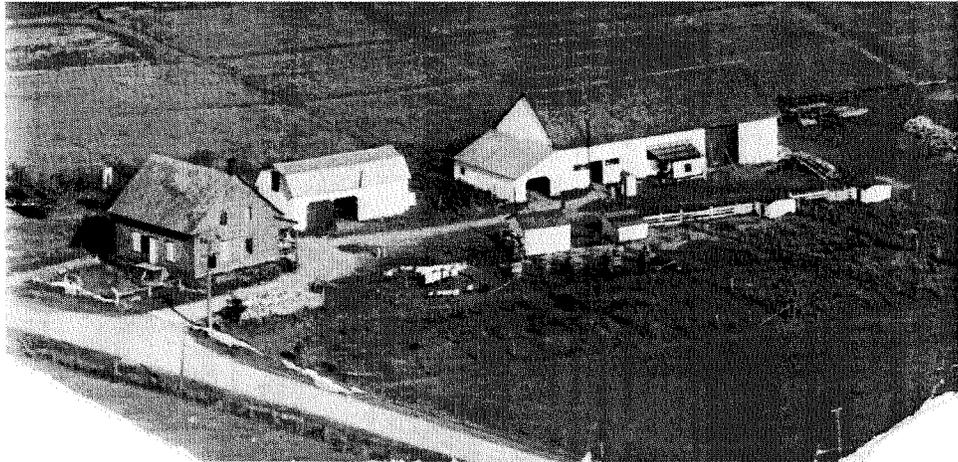
La ferme de M. Hervé Tourigny dans le 13e rang. Aujourd'hui Me Guy Trottier.



Ferme de M. Adrien Tourigny dans le bas du 13.  
Aujourd'hui, M. Gilles Pellerin.



La ferme de M. Joseph Hébert dans le bas du 13<sup>e</sup> rang. Il l'avait cédée à son fils Jacques. Aujourd'hui, c'est la propriété de M. Ghislain Champagne.



Ferme de M. Walter Rochefort dans le 4<sup>e</sup> rang.



Ferme de M. Jean-Baptiste Chabut du 6<sup>e</sup> rang telle que reconstruite en 1947 après que la précédente eût été détruite par le vent.



Ferme de M. Onil Vigneault dans le 4<sup>e</sup> rang.  
Aujourd'hui c'est la propriété de son fils M.  
Jean-Marie Vigneault.



